

Vers une Commission de la santé de l'enfant

TUBERCULOSE ET SANTÉ

Pourquoi l'enfant de 1954 est-il dégénéré
par rapport

à son arrière-arrière grand-père de 1854 ?

Cette question, en apparence, semble quelque peu éloignée du titre de cette rubrique. En réalité, il n'en est rien : de plus en plus le polymorphisme de la tuberculose empiète sur des formes de maladies chroniques que l'on avait cru totalement indépendantes du syndrome tuberculeux, simplement parce que le B.K. en était absent. Mais le B.K. nous l'avons vu (*Ed.* de 1953-54) n'est, selon des praticiens de grand renom (Raspail, Béchamp, Tissot, Fremy, etc...) qu'un stade de la tuberculose. Il est devenu courant d'admettre que rhumatisme, arthritisme, lymphatisme ne sont, en fait, que les grands chapitres d'une même grande dégénérescence, la tuberculose, dont nous sommes plus ou moins marqués au sein de nos confortables civilisations modernes. Les formes extrêmes de tuberculose aigüe, dont les symptômes cliniques étaient concrétisés par « la phthisie galopante » tendent du reste à faire place à des formes plus atténuées ou nettement chirurgicales et dans les sanas il est difficile de dire si l'on succombe à l'assaut des B.K. ou à celui du bistouri si largement manié par des praticiens plus ou moins chevronnés.

Quoi qu'il en soit de l'acclimatation de la tuberculose endémique actuelle, on peut dire sans risque de se tromper qu'en 1854, c'est-à-dire il y a exactement un siècle, on mourait de tuberculose dans ses formes pures et larvées comme on mourait d'épidémies et de misère. Il y a fort à parier que l'enfant de 1854 voyait succomber autour de lui bien des nourrissons, des enfants en bas âge, des adolescents et aussi des adultes et des vieillards. La mort fauchait plus largement qu'aujourd'hui dans les familles nombreuses de la moitié du dernier siècle, entassées dans les taudis irrémédiablement placés sous le signe du paupérisme.

Cette fréquence des décès dans une population sous-alimentée et vivant dans des conditions déplorables d'hygiène et de promiscuité, ne signifiait d'ailleurs pas que la race humaine était à l'époque moins robuste que celle d'aujourd'hui. Si l'enfant de 1854 qui a survécu dans les conditions prolétariennes de sous-alimentation et de disette dans lesquelles le pain moisi fait avec des farines avariées, les légumineuses à bestiaux, les lardons rances et les parcimonieuses viandes salées entraient comme facteurs permanents de maladie ; si l'enfant de 1854 a survécu, c'est n'en doutons pas grâce à une robustesse naturelle qui faisait de lui un sélectionné, apte à triompher des conditions péjoratives de la pauvreté aux cent visages. Nous pouvons à peine imaginer ce que deviendraient nos enfants actuels soumis à un tel régime de privations et d'alimentation trop souvent

avariée, aux erreurs d'hygiène, à l'inconfort du foyer et aux morsures des grands froids. Chaque père de famille constate avec mélancolie :

— Mon fils est moins robuste que moi, J'étais moi-même moins robuste que mon père, qui pourtant menait dure vie et ne mangeait pas toujours à sa faim. En remontant le cours des générations, c'est la même constatation : la race dégénère.

Cette opinion devenue populaire dans nos milieux ruraux est-elle générale et valable pour les populations citadines ? Elle était en tout cas affirmée par nombre de notoriétés médicales il y a plus d'un demi-siècle. En 1891 par exemple, dans la continuation du *Manuel général de la Santé*, le Dr Xavier Raspail, fils de l'illustre F.-V. Raspail écrivait :

« ... Nous avons montré l'homme si fort dans sa haute stature, aux siècles antérieurs, diminuant de taille d'une façon qui effraie quand on se demande ce qu'elle sera au siècle prochain ; nous avons avancé sains crainte d'être démentis par les praticiens, qu'à l'heure actuelle (1891) près de deux tiers de la population sont atteints à des degrés divers d'affections constitutionnelles et nous avons dit : c'est à vous, Médecins, qu'est due en grande partie cette affligeante situation.

Par la vaccine, qui n'a jamais mis à l'abri de la variole, vous avez généralisé toutes les virulences, tous les germes morbides. Par le mercure, vous avez infecté les constitutions qui se rencontraient encore saines, les préparant à transmettre aux générations suivantes les germes d'affections que vous qualifiez ensuite de scrofule, de rachitisme, de syphilis, de tuberculose osseuse et cutanée, etc... selon les diverses formes de leurs manifestations. Par les poisons que vous employez avec fureur, vous altérez successivement les organes, les affaiblissant et les conduisant d'une façon lente, mais progressive, vers une dégénérescence complète. Ajoutez à votre œuvre néfaste l'action de toutes les causes morbides qui naissent des vices qui prennent souvent l'homme dès l'enfance pour le conduire à une décrépitude anticipée, de l'alcoolisme, cette plaie sociale de nos jours, de l'abus du tabac, de la fabrication des substances alimentaires, de l'altération de l'air et des eaux par les produits toxiques qu'y déversent à profusion les usines insalubres, sources complexes d'empoisonnement à doses infinitésimales, mais par cela même plus dangereuses par leur marche insidieuse et demandez-vous comment l'homme pourra échapper au triste sort qui l'attend dans un avenir prochain. »

(A suivre).

Xavier Raspail : Raspail ou Pasteur, trente ans de critique médicale. Vigot frères, éditeurs, p. 99.